

LE CHEMIN DE DAMAS

*Le Chemin de Damas d'August Strindberg, mise en scène de Robert Cantarella
Présentation d'un fragment par Christina Mirjol*

Premier acte, coin de rue.

On vient d'entendre là le début de la pièce. Ce qu'on remarque en premier lieu à l'écoute de cet extrait c'est le jeu précipité des acteurs, à l'allemande pour tout dire (c'est-à-dire comme une répétition des dialogues et des places, lesquelles dernières, quand on voit le spectacle, sont elles-même esquissées, comme par ailleurs les gestes, sommaires bien que précis, mais de toute façon stylisés). Ce jeu rapide où les répliques sont serrées, a pour effet d'accentuer la dimension épique de la pièce, de peindre les personnages d'abord comme des figures, et enfin de donner à entendre le texte comme poème. De plus, *L'inconnu* et *La Dame* faisant face au public l'adresse dans toute cette scène intervient largement, éloignant de ce fait l'illusion théâtrale. La rencontre de l'homme et de la femme et son corollaire, la scène de ménage, se hissent dans le spectacle au niveau de l'épopée où les relations conjugales se jouent à la fenêtre (dans le cadre de scène), crèvent les murs de la maison (elle-même transparente) et remplissent le théâtre.

Le Chemin de Damas est un chemin de la vie annoncé dès le départ comme une entreprise vaste et solitaire : la silhouette de *L'inconnu*, minuscule dans le cadre de scène apparaît isolée devant le public qui s'installe, la salle qui se remplit. Elle se tient seule, debout, parfaitement immobile, devant un écran vide sur quoi défilent en boucle les titres des stations en lettres détachées, lumineuses et monumentales.

Pour ne s'en tenir qu'à la première pièce de la trilogie (*Le Chemin de Damas 1*), la dramaturgie du tableau est reproduite à la lettre dans l'architecture très savante de Robert Cantarella : une série de toiles de fond, une photo pour la première, puis de simples toiles peintes, sont l'essentiel du décor. A chaque changement de station descend du haut des cintres une nouvelle toile qui recouvre la précédente. Ce dispositif très simple et à fois très efficace permet que se déroule, station après station, l'itinéraire pénible et existentiel du poète, son chemin laborieux, long et creusé d'ornières ; puis, à l'inverse, l'enroulement rapide des toiles l'une après l'autre permet de mettre à jour ce que le temps passé avait soigneusement recouvert ; on refait le chemin, à l'envers cette fois-ci, traversant une à une l'ensemble des étapes, jusqu'au retour en boucle à la scène primitive, au coin de la rue. *L'inconnu* et *La Dame* sont de nouveau réunis au point de leur rencontre et de leurs obsessions, chacun d'eux enfermé dans son histoire privée, entre le bureau de poste, l'église et le tabac.

Que s'est-il passé réellement ? Ce chemin immobile constitué d'étapes parfaitement symboliques n'était-il rien de plus qu'un rêve exubérant roulant à toute vitesse dans la tête du protagoniste ? Écoutons la toute dernière scène.

Dernière scène, coin de rue.